



## Histoire d'escrocs

II

La banqueroute en famille ou Les Buddenbrook



## JEAN-MICHEL REY

# Histoires d'escrocs

II
La banqueroute en famille
ou Les Buddenbrook

penser/rêver ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0403.0

© Éditions de l'Olivier, 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les palais de la Bourse sont aussi, sans qu'il y paraisse, des laboratoires, continuellement actifs, de psychologie collective. Gabriel Tarde

La vie moderne est une «économie de crédit » bien au-delà du sens strictement économique du terme. Georg Simmel



## « Ces choses-là ne se font qu'une fois »

On connaît la trame du premier roman de Thomas Mann, *Les Buddenbrook*: le déclin d'une riche famille de commerçants de la région de Lübeck, sur quatre générations. De ce long récit, je ne retiens ici que certaines séquences: la fin de la troisième partie et la quatrième partie. Il s'agit des épisodes qui précèdent le mariage de Tony Buddenbrook, la fille du consul Johann, et de ceux qui font suite à cet événement.

Benix Grünlich est un homme de Hambourg dont les affaires semblent prospères. Il fait la cour à Tony Buddenbrook qui le trouve ridicule et déplaisant. La famille et notamment le père, le consul Johann, soutiennent la demande en mariage de Grünlich et font tout pour qu'il ait lieu rapidement. Après bien des réticences racontées longuement au début du roman, Tony Buddenbrook finit par accepter de se marier, obéissant à ses parents et faisant preuve d'un certain conformisme. Le contrat de mariage assure à Benix Grünlich une dot de quatre-vingt mille marks. Ses affaires tournent mal peu d'années après et, dans les années 1850, on commence à soupçonner qu'il

y a eu de sa part une véritable escroquerie. C'est, d'abord, son banquier, Kesselmeyer, censé être son ami, qui fait état de soupçons particulièrement graves. Des discussions plus approfondies révèlent peu à peu l'ampleur des malversations de Grünlich, des discussions qui sont l'objet d'un entretien particulièrement vif opposant les deux personnages.

Bien des choses se disent dans l'affrontement violent entre les deux hommes, dans une confrontation mise par Kesselmeyer sous le signe de l'urgence. Tony, présente au début de l'entretien, demande au banquier d'être l'arbitre d'un différend qui l'oppose à son mari. Celui-ci accuse sa femme de le ruiner par ses dépenses inconsidérées. Le propos suscite le rire de Kesselmeyer, pour une raison qui devient rapidement évidente. Tony une fois sortie, le dialogue s'instaure sur son terrain véritable. Grünlich demande au banquier un délai. Celui-ci refuse énergiquement. Pour justifier son refus, il évoque en quelques mots la banqueroute d'une «maison» – en allemand une Firma – dont dépend, pour l'essentiel, le crédit de Grünlich. «Hier, précise-t-il encore, la maison était solide et vous mettait, sans le savoir, à l'abri du souci.» Et d'ajouter quelques mots qui résument la situation: «Aujourd'hui, elle est à plat et Benix Grünlich est plus à plat encore<sup>1</sup>...» Il ne saurait donc être question d'accorder un délai supplémentaire à Grünlich. Répondant à ce qui est manifestement

<sup>1.</sup> Th. Mann, *Buddenbrooks. Verfall einer Familie*, Berlin, S. Fischer Verlag, 1901. J'utilise la traduction de Geneviève Bianquis, publiée chez Fayard en 1932, reprise en «Points Seuil» en 1981. Les textes que je cite se trouvent, sauf mention contraire, dans la «Quatrième partie», chapitres vi à x. Mon analyse porte essentiellement sur ces pages.

#### « CES CHOSES-LÀ NE SE FONT QU'UNE FOIS »

un mensonge de la part de son client, le banquier précise:

C'est naturellement dans votre intérêt de me faire accroire que les autres sont calmes et rassurés comme auparavant.

Il trouve plaisant que Grünlich ose lui demander de nouveau un acompte. Il lui redit que la seule solution envisageable désormais serait d'avoir recours à son beaupère, le consul Johann Buddenbrook, pour que celui-ci accepte d'avancer l'argent qui manque dans la comptabilité. À court d'arguments, Grünlich prie le banquier de faire preuve d'amitié, ou de pitié, à défaut d'autre chose. Ce qui a pour effet de déclencher l'ironie féroce du banquier. Son rire fait office de ponctuation dans les moments de cette discussion difficile.

Tout se concentre alors dans un échange où les choses se disent sans détour. Le banquier a les choses en mains pour faire monter les enchères. Il s'agit pour lui de faire avouer à son client ce qu'il a fait. Quant à Grünlich, c'est, avant tout, son intérêt le plus immédiat qui organise son discours et dicte ses arguments. Un intérêt qui lui fait commettre bien des maladresses.

Ne me retirez pas votre crédit en ce moment, Kesselmeyer!...

- Crédit? Du crédit encore par-dessus le marché? Est-ce que vous n'auriez pas un grain? Un nouvel emprunt?...
- Oui, Kesselmeyer, je vous en conjure... Peu de chose, une bagatelle!... J'ai seulement besoin de faire quelques versements et de distribuer des acomptes par-ci par-là pour m'assurer

#### HISTOIRES D'ESCROCS

à nouveau le respect et la patience... Soutenez-moi et vous ferez une bonne affaire! Comme je vous le disais, j'ai une foule d'affaires en train... Tout s'arrangera... Vous savez que je suis actif et ingénieux...

– Oui, vous êtes un fat, un maladroit, mon cher! Voudriezvous avoir l'extrême bonté de me dire ce que vous allez encore inventer? Peut-être allez-vous découvrir quelque part au monde une banque qui vous donnera une seule pièce blanche? Ou un autre beau-père? Ah! Non. Votre plus beau tour de force, vous l'avez derrière vous. Ces choses-là ne se font qu'une fois¹.

L'essentiel est dit en quelques phrases, les principaux éléments du drame familial sont en place. C'est, tout d'abord, le fait que quelqu'un, en mauvaise passe d'un point de vue financier, réclame une fois encore qu'on lui accorde un découvert, qu'on accepte de reporter un temps certaines échéances. Vieux refrain obligé: qu'un sursis soit accordé par l'institution bancaire, ou tel de ses représentants, pour que les choses puissent se rétablir rapidement dans leur état antérieur – et qu'on n'en sache plus rien par la suite, qu'il n'en reste même aucune trace. La demande est retorse: un temps à nouveau, en plus du temps déjà écoulé, comme pour lutter contre ce que le temps même a d'irréversible. C'est le dernier argument donné par Grünlich face à l'intransigeance du banquier: il cherche à intervenir par le discours en faisant comme si certaines erreurs de sa part - en fait de véritables malversations

<sup>1.</sup> Ibid., chap. vi.

depuis des années – pouvaient être oubliées, purement et simplement.

De tous les côtés, le *temps* est au premier plan dans ces tractations organisées uniquement autour d'un renouvellement éventuel de crédit; le temps de l'attente, de l'espoir, de l'anticipation insensée, mais aussi – et surtout ici – le temps irréversible de l'échéance inéluctable.

Le paradoxe est toujours du même ordre: il s'agit d'aller plus avant pour tenter de revenir à la situation antérieure. C'est là un exercice périlleux de rééquilibrage. Le délai réclamé vise à faire que se rétablissent comme magiquement, dans toute leur intégrité, les comptes malmenés par une gestion indélicate: une sorte de fol espoir placé dans l'avenir proche - un espoir qui croit pouvoir s'alimenter dans une certaine vision du temps que Benix Grünlich ne peut pas énoncer de manière explicite. Il ne peut ici que répéter la même demande univoque: que le temps soit en quelque sorte à sa disposition à titre de remède, comme il a cru qu'il l'était jusqu'alors, comme il a pensé l'instrumentaliser jusque-là dans un milieu excessivement protégé. Du moins, qu'on fasse comme si c'était possible une fois encore, et que l'opération demeure secrète, entre le banquier et lui. La demande concerne donc également la discrétion, celle qui doit régner dans les affaires, d'autant plus quand celles-ci se déroulent dans le cercle de la famille. Mais la discrétion n'est pas univoque, elle n'est pas nécessairement une vertu. Elle est susceptible d'avoir une fonction de dissimulation.

#### HISTOIRES D'ESCROCS

La forme la plus rudimentaire de la magie 1 consiste, ici, à parler de «confiance» au moment même où celle-ci n'a plus lieu d'être, où tout est perdu. Le discours scelle donc l'absence même de ce qu'il énonce et la rend plus évidente encore; le mot vient à la place de la chose, inéluctablement. Le réel en défaut s'indique par un terme qui dit le contraire de la défaillance. Tout est ainsi en place pour tenter de faire illusion, le plus longtemps possible, énoncé en vue de gagner le maximum de temps. De travailler à l'économie. C'est d'ailleurs le principe le plus élémentaire du crédit, qu'on retrouve dans bon nombre de situations analogues. La parade à une banqueroute a quelque chose de désespéré, puisqu'il s'agit de dire qu'elle n'a pas de raison d'être. Ce qui semble être la seule issue possible pour Grünlich se révèle rapidement un embarras inextricable dans lequel il s'est lui-même mis et dont il n'a aucunement les moyens de sortir: à preuve le fait qu'il ne cesse de se justifier par plusieurs biais, que son discours est tâtonnant.

À trop mettre l'accent sur le temps en s'adressant au banquier, Benix Grünlich fait naître le soupçon sur ce qu'il a fait dans un passé récent, sur la façon dont il a su auparavant trafiquer les comptes, à l'insu de tous. En réclamant un sursis à Kesselmeyer, il laisse apparaître qu'il a joué, de manière tout à fait inconsidérée, sur les anticipations,

<sup>1.</sup> L'expression de Baudelaire – «sorcellerie évocatoire» – pourrait être reprise au sujet du crédit. Avec des questions : qui est au principe d'une telle sorcellerie ? Qui est disposé à y croire ? Pour quelles raisons l'expérience se répète-t-elle si souvent ? De quoi le sorcier peut-il être la figure ? Pour quelles raisons cette pratique trouve-t-elle toujours à nouveau des adeptes ?

### « CES CHOSES-LÀ NE SE FONT QU'UNE FOIS »

qu'il a mêlé des temporalités différentes dans une visée bien précise. Il ne mesure pas à quel point ses interventions se retournent contre lui et contribuent à faire de lui un accusé. Le discours de justification se retourne rapidement en un acte d'accusation contre celui qui l'énonce.



## La mémoire du banquier

Benix Grünlich ne réclame rien de moins qu'un crédit total au moment même où, d'un point de vue financier, il ne possède plus rien. Il tente de remédier à un revirement de fortune par une pirouette – une nouvelle demande de crédit –, qui viendrait, à son tour, renverser l'ensemble de la situation. On se situe là dans l'optique d'une sorte de rêve qui consisterait à promouvoir la négation de la réalité telle qu'elle est, voire à mettre en place un véritable déni à l'égard des contraintes de cette même réalité. Un rêve doublé d'une certaine ruse. Le crédit, dans sa forme la plus courante, permet ce type d'acrobaties; il les sollicite assez fréquemment puisqu'il en vit, il tient surtout à ce qu'elles réussissent le plus vite possible. Avec à l'arrière-plan un même souhait: qu'il y ait, dans chaque cas, un sursis une fois encore, qu'on puisse donc faire croire que tout est sur le point de se rétablir dans l'état antérieur: rien ne s'est produit si ce n'est un simple incident de parcours, qui ne tire pas à conséquence et est voué à l'effacement. Si, d'aventure, l'opération vient à réussir, il n'y a plus ensuite qu'à faire oublier rondement les étapes par lesquelles on a été contraint de passer. Ici aussi, la vitesse entre en ligne

de compte: elle est un instrument de conquête et l'une des conditions de la réussite des opérations financières; elle permet aussi l'oubli. Dans la finance, la manœuvre est habituelle depuis le xixe siècle, et propice aux omissions, à des mouvements d'effacement à l'endroit d'événements considérés comme gênants.

La perte fait rêver à un gain qui, pour celui qui l'a causée, agirait à titre de remède: l'ensemble doit pouvoir se réparer. Le moment à venir est ainsi celui de l'apaisement, du constat qu'en fait rien n'a eu lieu. La seule perspective d'importance, c'est, au sens le plus fort du terme, le succès *tangible*.

Dans un contexte aussi tendu, le temps se réduit à une forme simple: le passage brusque d'hier à aujourd'hui, la transition brutale d'un moment de bien-être à la situation de faillite générale, ou de décomposition. Il se présente sous l'aspect rudimentaire de ce qui est à même de supporter les revirements les plus soudains. Faire appel à la confiance – ou à quelque chose d'équivalent sous d'autres noms – revient à remarquer, sans pouvoir l'énoncer explicitement, que la confiance n'est justement plus de mise. Le discours en sanctionne ainsi l'éloignement ou la défection.

Le banquier sait mieux que quiconque la raison d'être de tels renversements: ce sont les agissements antérieurs de Grünlich, longtemps passés sous silence – respectabilité familiale oblige. L'insolvabilité de son client ne saurait avoir pour lui de secret. En revanche, Grünlich n'a d'autre solution que d'user d'une rhétorique indigeste, peu convaincante, pour tenter de faire croire que

rien d'essentiel n'a changé, qu'il convient d'aller au-delà des apparences, et de miser sur le futur proche.

La rivalité entre les deux protagonistes ne saurait se réduire à la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave. Ce sont, plutôt, les aventures assez communes du créancier et de son débiteur aboutissant, après de nombreux détours, à l'intervention obligée du chef de famille, Johann Buddenbrook, lequel tient à tirer les choses au clair.

Le débiteur ne peut que se maintenir dans son statut de demandeur et, à la fin, sombrer, disparaître, privé sinon de paroles du moins d'arguments. Son discours s'amoindrit à mesure, tombe dans les pires clichés, devient étrangement redondant pour finalement tourner court. Grünlich ne saurait plus avoir le choix de son vocabulaire. Ses raisons tombent une à une, inéluctablement. Le discours de Kesselmeyer est, quant à lui, pour une bonne part, un dire souverain. Le banquier est maître de ce qu'il énonce, rien ne saurait le détourner de ce qu'il a à dire ni lui interdire de parler comme il l'entend. Il sait que le temps travaille pour lui et qu'il doit évidemment en profiter.

L'échange des arguments est inégal; les ressources du discours sont appauvries en raison de la visée monotone de Grünlich. L'un des protagonistes de l'histoire, assuré de son bon droit, peut se permettre d'user des détours de la plaisanterie ou de l'ironie, d'abonder dans les métaphores, de manier avec dextérité l'ambiguïté quand c'est utile. L'autre est contraint de prôner platement le faux à la place du vrai, de laisser entendre – aussi longtemps que

#### HISTOIRES D'ESCROCS

possible – que, contrairement aux apparences, toutes les garanties sont *données* et que la conjoncture va finir par se rétablir¹. L'un peut dire assez crûment les contours effectifs de la situation et ses conséquences inéluctables à court terme, d'ailleurs aisément prévisibles; l'autre est voué à faire accroire quelque chose d'impossible: un souhait en contradiction totale avec l'ensemble des circonstances. Le roman a la capacité de faire ressortir, à travers les dialogues notamment, ces deux modalités du discours, les conflits qu'elles reconduisent dans l'intrigue, voire le différend qui ne peut manquer de s'instaurer dans un tel déséquilibre: il ne cesse de tirer parti de l'inégalité des échanges entre les protagonistes.

Le crédit est fondamentalement, on le sait, une affaire de parole – dans tous les sens de ces mots. Il présuppose que le discours vienne prendre de force la place du réel, qu'il présente donc comme consistant ce qui n'est pas ou plus; dans l'espoir, toujours infondé, de l'arrivée de jours meilleurs, dans le désir utopique que les choses reviennent à la place qu'elles n'auraient jamais dû abandonner – voire qu'elles en soient améliorées. L'un des recours du discours est d'essayer, à coup de propositions en général usées et assez médiocres, de conférer l'existence à du non-être ou de faire comme si ce non-être entrait, tout naturellement, dans l'ordre du vraisemblable, du crédible. De tout

<sup>1.</sup> On a vu à l'œuvre, dans le premier volume de cette trilogie, un schéma analogue avec *Le Comte de Monte-Cristo*, dans une scène d'affrontement violent entre le banquier Danglars et le héros.